

Deux lieux communs revisités

Lori Saint-Martin

Volume 26, numéro 2 (77), hiver 2001

Denise Desautels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (2001). Deux lieux communs revisités. *Voix et Images*, 26(2), 411–414. <https://doi.org/10.7202/201550ar>

Féminismes

Deux lieux communs revisités

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

Des femmes, tant et tant de choses se disent, que l'expérience vécue dément souvent. Ainsi, on entend affirmer qu'elles sont incapables de nouer des liens d'amitié profonds et durables; tout, entre elles, n'est que «crêpage de chignons» et rivalité dans la chasse au mari. De la même façon, le stéréotype de la «vieille fille» laide, aigrie, excentrique, voire folle et, surtout, maléfique (la sorcière en est l'expression achevée) laisse entendre qu'une femme sans homme est aussi sans valeur. Or deux ouvrages québécois récents s'attardent, l'un à l'amitié entre femmes, l'autre aux métamorphoses de la vieille fille dans la littérature, et mettent à mal, avec rigueur et humour, deux stéréotypes aussi tenaces que pervers.

Comme le fait remarquer Éleine Audet dans *Le cœur pensant*¹, l'amitié entre hommes a été exaltée et celle entre femmes rabaissée, voire niée; mieux, on a défini l'amitié en des termes qui, d'emblée, en excluent les femmes. Si Aristote considère que l'amitié est un lien politique qui réunit entre eux les membres de la communauté, il était, au fond, à la fois logique — et tragique — que les femmes, exclues de la citoyenneté, le soient aussi de ce rapport humain suprême. Montaigne affirme encore des femmes que «leur âme ne semble pas assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable» (p. 41); c'est dire le peu de cas qu'il fait du mariage... Si, progressistes sur ce chapitre comme sur bien d'autres,

Charles Fourier et John Stuart Mill déclarent que les femmes aussi sont capables d'amitié, les Kant, Nietzsche, Blanchot, Deleuze les en proclament encore et toujours indignes. C'est cette exclusion qui a décidé Éleine Audet à écrire son livre, consacré à l'amitié (et à l'amour) autant entre hétérosexuelles qu'entre lesbiennes.

Car, n'en déplaise aux philosophes, il y a toujours eu de grandes amitiés entre femmes. Nos «précursœurs» (comme ce mot est joli!), dont les Précieuses, les Bas-Bleus, ont affronté les quolibets et affirmé à la fois leur droit à l'amitié, à l'autonomie et au savoir. Savait-on que Susan B. Anthony, Elizabeth Cady Stanton et Matilda Joslyn Gage, militantes des droits des femmes (la troisième, la plus radicale, a été effacée des livres d'histoire), ont publié ensemble une *Histoire du suffrage des femmes* en six tomes avant de se lancer, avec toute une équipe, dans une révision féministe de la Bible? Au Québec, un peu plus tard, une grande amitié liera aussi d'autres militantes féministes: Marie Gérin-Lajoie, Idola Saint-Jean et Thérèse Casgrain. Dans une sorte de catalogue (ou, pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage, de «courtepointe») des grandes amitiés entre femmes qui ont jalonné les siècles et échappé à l'oubli, défilent Hildegarde de Bingen, religieuse et femme savante du XIII^e siècle, et son amie Richardis, Vera Brittain et Winifred Holtby, Michèle Manceaux et Marguerite Duras, Madeleine Parent et Léa Roback, Natalie Barney et Romaine Brooks, Virginia Woolf et Vita Sackville-West... Il est question aussi de celles qui, comme Taslima Nasreen, sont «amies des femmes» dans un sens plus large, qui défendent

leurs droits, parfois au péril de leur propre vie. Un autre chapitre présente rapidement des œuvres littéraires qui célèbrent l'amitié féminine: les romans de Colette, *The Color Purple* d'Alice Walker, *Les nuits de l'underground* de Marie-Claire Blais, et quelques autres.

Lorsque les philosophes affirment que, voué à la passion, le sexe féminin est inapte à l'amitié, ils décrètent du même coup que la femme existe surtout en tant que mère-épouse; sans alliance au doigt, elle n'est rien. L'amitié entre femmes, poursuit Éleine Audet, est donc subversive en soi, car elle permet aux femmes d'être autonomes et pourtant solidaires les unes des autres; elles peuvent alors rejeter le monde des hommes, si elles le désirent, sans souffrir de solitude.

Mais, réaliste, Éleine Audet traite aussi des obstacles à l'amitié entre femmes, dont le fait de la vivre «sur le mode masculin de la compétition» (p. 106) ou de la rivalité (on peut douter d'ailleurs que la compétition soit un attribut purement masculin...). Ce sont les «filles du père», les femmes fortes non féministes qui ne se sentent pas solidaires des autres femmes (George Sand, Simone de Beauvoir), qui sont dites incapables de s'attacher vraiment à leurs consœurs. Mais comment expliquer alors que, comme le montre elle-même Éleine Audet, une amitié indéfectible ait lié ces deux «filles du père» par excellence que sont Hannah Arendt et Mary McCarthy? Il y aurait peut-être eu lieu de mieux distinguer, ici, entre solidarité et amitié; on n'est pas tenue d'être l'amie de toutes les femmes, après tout, ni même d'être toujours bonne et généreuse en ami-

tié. Lorsque deux amies se disputent, la faute n'est pas toujours au patriarcat; nous avons des défauts, aussi, dont certains nous sont peut-être propres.

L'importante documentation qu'a réunie Éleine Audet rend la lecture de son ouvrage instructive et agréable. *Le cœur pensant* (beau titre qui rend palpable l'union du sentiment et de la raison qui caractérise, selon l'auteure, toute amitié véritable) est un très bon ouvrage populaire, un travail de vulgarisation accessible, personnel, sympathique (il est facile d'imaginer que bien des femmes l'offriront à leurs amies), qui ouvre des pistes de recherche et de réflexion intéressantes.

*
**

Quiconque prend la peine de consulter un dictionnaire des proverbes (j'ai ouvert celui de Larousse) constatera qu'il y est question du bonheur du vieux garçon («Les vieux garçons rient de bon cœur, les hommes mariés rient malgré leurs larmes») et de l'amère solitude de la vieille fille («Une femme sans mari est un champ sans pluie»). C'est justement à cette idée reçue que s'en prennent les universitaires auteures de *La vieille fille. Lectures d'un personnage*, ouvrage collectif sous la direction de Lucie Joubert et Annette Hayward². Une femme sans homme trouble en effet l'ordre établi, puisqu'elle s'autodéfinit et s'autosuffit. D'où l'existence de très nombreux textes littéraires qui entreprennent de la discréditer.

Huit critiques se penchent ici sur la littérature d'expression française des XIX^e et XX^e siècles. Geneviève Si-

cotte ouvre le bal avec une étude particulièrement fouillée des femmes seules chez Zola, qui se trouvent «entre le stéréotype et l'archétype», c'est-à-dire qu'elles sont à la fois, comme dans le discours social convenu, laides, mal habillées et soit comiques, soit pathétiques, mais aussi, de façon plus originale, des femmes «dotées d'une force occulte et dangereuse» (p. 24), telle la mauvaise fée des contes, par qui le malheur arrive. Mair Verthuy se penche sur des romans féminins français parus entre 1802 (*Delphine* de Germaine de Staël) et 1969 (*Printemps au parking* de Christiane Rochefort) pour illustrer «la lente et douloureuse transformation de la vieille fille en célibataire» (p. 35), évolution absente, poursuit-elle, chez les auteurs masculins de la même période, qui en restent à des figures caricaturales. Passant au domaine québécois, Annette Hayward analyse ce qu'elle appelle les «religieuses ratées», accordant une attention toute particulière à Angéline de Montbrun, à Cécile Plouffe, célibataire et travailleuse dotée d'une certaine autonomie, et à *Désespoir de vieille fille* (1942) de Thérèse Tardif, curieux recueil de pensées qui aborde assez franchement la question du désir charnel au féminin. Dans un texte qui présente une fine lecture de Laure Clouet comme «femme de personne», Isabelle Boisclair propose un tableau qui permet de situer les personnages féminins dans la fiction selon leur statut: «fille de», «femme de», «épouse de Dieu», «prostituée» ou femme autonome.

On voit tout de suite l'utilité de cette classification pour l'étude du statut des personnages de fiction et d'une éventuelle libération comme

celle qui se produit dans *Angéline de Montbrun*, par exemple. Le texte de Kathleen Kellett-Betsos, consacré aux œuvres dramatiques de Louise Maheux-Forcier, montre de façon convaincante l'écart entre deux générations de femmes; les aînées, «qui ont dû se plier au mariage et aux normes hétérosexuelles [...] et les jeunes qui affirment leur droit à l'orientation sexuelle, aux enfants et à la carrière qu'elles veulent» (p. 112), non sans mal toutefois. Marilyn Randall étudie *La passagère* de Madeleine Ouellette-Michalska et *Chroniques souterraines* de Lise Harou, deux récits de la quête de soi dans lesquels les femmes cherchent à accepter et à aimer leur solitude au même titre que les hommes, à y trouver une certaine liberté plutôt qu'un sentiment d'échec ou d'abandon. Pour la Maryse de Francine Noël, comme l'illustre Caroline Barrett, la question de la vie de couple se pose en même temps que celle de l'écriture: à quelles conditions et à quel prix une femme peut-elle accéder à la création? Enfin, Lucie Joubert montre qu'auteurs québécois masculins et féminins dépeignent de façon contrastée la «vieille fille», les premiers se situant dans une grande distance par rapport à elle et la tournant souvent en dérision, les seconds la montrant en général de l'intérieur, de façon moins stéréotypée et plus susceptible de susciter la compréhension, voire l'admiration.

On le voit, le recueil est d'une unité qui va bien au-delà de ce qu'on

attend d'une publication collective. Si, comme c'est presque toujours le cas dans ce genre d'ouvrage, les études sont de valeur inégale, l'ensemble fait revivre de façon claire et vivante le passage de la vieille fille à la femme libre d'aujourd'hui. En apparence anodin, voire dépassé (qui parle de «vieille fille» de nos jours?), le sujet ouvre au contraire à un vaste questionnement sur la place des femmes dans la société — et dans la littérature.

*
**

Réunis, ces deux livres dégagent la conviction intime que les femmes ne sont ni meilleures ni pires que les hommes, qu'elles sont humaines, tout simplement, évidence qu'on a trop souvent niée au cours des siècles en faisant des femmes des anges ou des monstres. Elles ne tirent pas toute leur valeur de leur relation à l'homme; autonomes, elles comptent aussi les unes sur les autres pour se nourrir spirituellement, pour se surpasser, parfois simplement pour survivre. Dans la vie comme dans la fiction, elles tentent de se définir elles-mêmes, loin des stéréotypes et des idées reçues qui figent les êtres et faussent les relations humaines.

-
1. Élane Audet, *Le cœur pensant. Courtepointe de l'amitié entre femmes*, Montréal, Le Loup de Gouttière, 2000, 250 p.
 2. Lucie Joubert et Annette Hayward (dir.), *La vieille fille. Lectures d'un personnage*, Montréal, Triptyque, 2000, 181 p.